

Tissages, tressages,
métissages, réseaux...

L'art de la fibre

Tissage, Tressage... quand la sculpture défile

Fondation Villa Datris, L'Isle-sur-la-Sorgue

Du 19 mai au 1^{er} novembre 2018

Un souffle nouveau gagnerait-il l'art contemporain ? En 2017, la Documenta de Kassel et la Biennale de Venise tressent des couronnes aux artistes du textile, de même à Paris avec *Inextricabilia* à la Maison Rouge ou la rétrospective Sheila Hicks au Centre Pompidou. À son tour, pour sa huitième exposition à l'Isle-sur-la-Sorgue, la Fondation Datris a réuni 71 artistes sur le thème *Tissage, tressage, quand la sculpture défile* – un foisonnement de sculptures molles de laine ou coton, de torsades en sarabandes, d'installations de fils entrelacés, et de toiles en révolution avec les artistes issus de *Supports/Surfaces*. Et le *fiber art* étend désormais sa toile aux réseaux rhizomiques des imprimantes 3D. Tissant et tressant l'histoire, des rituels magiques, des revendications existentielles, ces œuvres redessinent les rapports au monde, à l'espace et au temps.

■ PASCALE LISMONDE

« L'idée de cette exposition est ancienne », explique la directrice Danièle Kapel-Marcovici¹, qui aime l'approche sensible et sensorielle de ces fils et fibres par certains artistes contemporains. Tels Caroline Achaintre dans sa pièce *Brutus*, Joana Vasconcelos dans *Robinette* ou Nick Cave dans *Sound suit* – un artiste afro-américain de New York, peu exposé en Europe et dont les

sculptures de couleurs vives font danser leurs torsades de laine et coton. L'exploration de ces pratiques longtemps jugées périphériques ouvre une fascinante vitalité. Certes, « donner corps à une matière textile pour confectionner des vêtements est une pratique ancestrale et quasiment toujours dévolue aux femmes », poursuit Danièle Kapel-Marcovici. De ce fait, quand elles la font



Joana Vasconcelos. *Pourquoi pas*. 2012, laine, ornements, polyester, 85,5 x 67 x 82 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles.

muter en geste artistique, l'art textile peut devenir un outil d'affirmation, voire de revendication. La pièce spectaculaire *Au nom du père* (1977) de Raymonde Arcier dénonce la pesanteur de toutes les tâches dévolues aux femmes, mais la création d'œuvres tissées, nouées, tressées, tapissées n'est pas leur domaine réservé. Les 71 artistes de cette exposition, de toutes les générations du

XX^e et du XXI^e siècles, sont aussi bien des hommes que des femmes. Car sa thématique ouvre sur une extrême diversité d'expressions, débordant du registre strict de l'art textile avec les artistes du mouvement Supports/Surfaces notamment, dont Patrick Saytour. Et à leurs côtés, des générations d'artistes échappent désormais à toute notion d'«avant-garde», voire à toute classification.



Vue de l'exposition de Sheila Hicks, *Ligne de vie*, Centre Pompidou, Paris, 2018.

L'art de la fibre, les pionniers

Pour l'art textile, les aînés – dont certains ne sont plus – ont dû faire œuvre de courage et d'obstination ! Surtout en France où il a fallu des décennies de combats pour obtenir la considération de cet art plutôt pratiqué par les femmes et donc jugé mineur, et l'arracher ensuite à la glue de catégories imprescriptibles... « Artisanat » ou « arts appliqués » : comment faire reconnaître « des trucs de bonne femme² » comme des œuvres à part entière ?

Et si cette réticence était liée à une crainte refoulée devant la charge mythique ambivalente de l'univers si féminin du tissage en Occident ? Certes, Ariane offre un fil salvateur à Thésée pour sortir du labyrinthe après avoir tué l'affreux Minotaure qui terrorisait l'Épire, et la fidèle Pénélope tisse le jour et détisse la nuit pour repousser ses prétendants dans l'espoir de retrouver son Ulysse. Figures positives, Ariane et Pénélope ont inspiré deux installations dans le jardin de la Villa Datriis. Mais Arachné, la jeune fille qui tisse de façon merveilleuse, suscite une folle jalousie chez la déesse Athéna qui la transforme en araignée... tissant patiemment sa toile en réseaux de fils « arachnéens », menaçante ou protectrice. Comme chez Louise Bourgeois. Quant aux Trois Parques, leur pouvoir inexorable sur la destinée humaine glace d'effroi : l'une fabrique le fil de chaque vie, l'autre le déroule et la dernière le coupe, selon des longueurs très variables. Implacable.

Exemple de cette « réticence » : l'artiste américaine Sheila Hicks s'installe à Paris à 30 ans en 1964 – alors même que la consécration de Rauschenberg à Venise fait basculer le centre de l'art de Paris à New York. Mais ayant opté pour l'art du fil, elle est attirée par le prestige de la grande tapisserie française (Bayeux, Angers, Aubusson, Beauvais³...). Formée à Yale par Josef et Anni Albers à l'esprit du *Bauhaus* qui conjugue tous les arts, voyageuse éprise des tissus précolombiens d'Amérique latine et des couleurs et fibres naturelles découvertes en Inde, et sensible à la dimension anthropologique des tissages, elle se lie à Claude et Monique Lévi-Strauss – elle veut renouveler la composition textile et créer des œuvres en trois dimensions. Elle commence par croiser fils et matériaux divers dans ses *Minimes*, telles des maquettes à projeter ensuite dans une dimension spatiale – elle sculpte la laine et le coton, en ballots de torsades multicolores, suspend des écheveaux de lin en grandes structures souples, fait cascader le matériau de couleur en grands panneaux monochromes tombant des plafonds. Dès 1967, Sheila Hicks participe à plusieurs éditions de la Biennale internationale de la tapisserie de Lausanne créée par Jean Lurçat et Pierre Pauli⁴, décore des sociétés prestigieuses, expose à Venise, à Séoul, à Jérusalem, au Japon. Circulant entre art, design et décoration, elle s'impose comme une figure



Sonia Delaunay. *Automne*.
Vers 1970, tapisserie tissée
par les Ateliers Pinton, 170 x 126 cm.
Courtesy galerie Lahumiere.

tutélaire. Sa première rétrospective fut pour ses 40 ans (1974) au Stedelijk d'Amsterdam. En France, il lui faudra attendre début 2018, après le festival d'Automne et le Palais de Tokyo, pour être exposée au Centre Pompidou. À 84 ans...

Autre pionnière de l'abolition des frontières entre les arts, Sonia Delaunay (1885-1979) partage dès les années 1920 ses recherches sur l'abstraction – avec Robert, son époux. Rythmes et couleurs en *simultané*, Sonia délaisse le seul tableau pour investir tous les champs visuels possibles, couvrant tissus, vêtements, objets ou décors de motifs naturalistes et couleurs vives. Elle crée des costumes dada pour Tristan Tzara, fait défiler des robes-poèmes brodées au fil de soie, compose d'incroyables tissus aux rayures chatoyantes avec chevrons à la verticale et losanges superposés. Une effervescence créa-

tive continue qui lui vaut sur le tard, à 79 ans, d'être la première artiste femme à obtenir de son vivant une rétrospective au Louvre inaugurée par André Malraux, en 1964 – l'année où Sheila Hicks s'installe à Paris.

Supports/Surfaces, la révolution dans les toiles

Sont présents à la Villa Datrius plusieurs artistes ayant participé de près ou de loin à Supports/Surfaces, dernier mouvement d'avant-garde en France. Cette fois, il s'agit moins de tissage que d'une déconstruction radicale de la toile traditionnelle comme support du tableau. Peu avant 1968, quelques artistes se lancent dans une

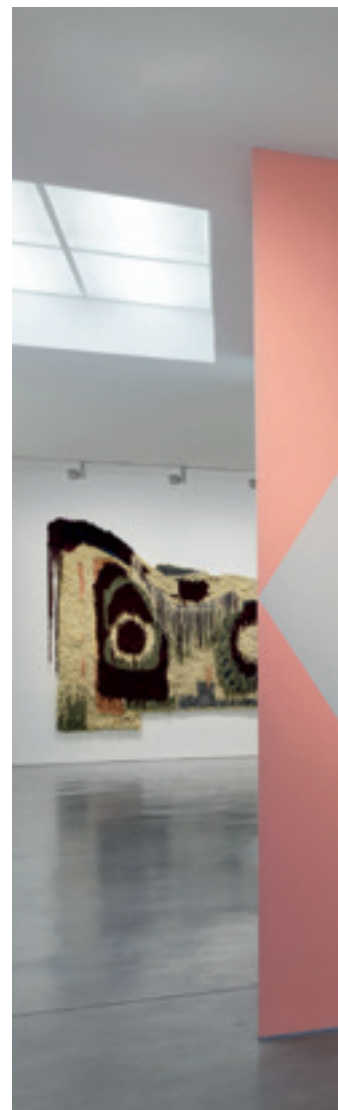
critique radicale de la peinture et de ses constituants élémentaires. Les châssis sont mis à nu, on utilise des toiles libres, souvent insolites – le tableau n'est plus un écran projectif mais une surface d'occupation de l'espace. Et l'univers textile joue un rôle essentiel car les artistes le revisitent de fond en comble : les œuvres se font par pliage, découpage, teinture, empreinte, tressage, agrafage, suture, rapiécage, recouvrement, utilisant l'envers et l'endroit d'une toile. Présent à la Villa Datriis, Patrick Saytour utilise des objets multiples ou des tissus ordinaires, torchons, tapisseries populaires, fourrures synthétiques, vêtements de poupée qu'il découpe, brûle par endroits, assemble, compose en séries. Toujours en séduction et en raffinement, avec un goût marqué pour la parodie : il donne à ses séries des titres pompeux – *Couronnements*, *Commémorations*, ... – ou basiques – *Torchons*. Depuis les années 1990, il applique à son œuvre le principe de la « re-prise » de pièces anciennes, comme pour nier tout progrès ou évolution, « plier le temps », prouvant avec son « ironie jubilatoire que son œuvre n'est pas advenue⁵ ». Dans la même mouvance, Christian Jaccard délaisse le pinceau et prend pour

« outils » rubans, cordes, ficelles ou nœuds, composant des bricolages-assemblages pour essayer de capter une trace-mémoire du temps éphémère, qui entrerait dans l'éternité, selon une quête spirituelle très inspirée par le Japon. Pierrette Bloch, elle aussi proche de Supports/Surfaces ou de B.M.P.T. mais en restant à distance, avec cet intervalle⁶ qui lui est cher, est restée inventive jusqu'à son grand âge – elle est décédée en 2017 à 89 ans. Adonnée tout entière au dessin et à ses avatars possibles, elle explore des matières insolites – tels ces crins de cheval dont elle use pour rythmer ses compositions de lignes et de signes, avec l'une de ses techniques anciennes consistant à dessiner en l'air en tressant, nouant ou démêlant ces crins, comme une matière qu'elle peut accumuler – leurs ombres reflétées sur le mur ponctuent alors le dessin. Autant de pauses dans le déroulement du « fil qui se déploie sur la blancheur du mur, tel un haïku japonais sur la page d'un livre⁷ ». Mais l'ombre portée n'est-elle pas aussi le signe même de la vie ? Non seulement Pierrette Bloch ajoute cette troisième dimension spatiale à son œuvre qui oscille ainsi entre sculpture et dessin, mais elle lui insuffle directement une présence vivante.

Altérité, étrangeté, métissage

Caroline Achaintre, née en France, vivant à Londres depuis 20 ans et élevée en Allemagne, aime les carnivals et les clowns, l'expressionnisme et le primitivisme, autant de familiarités en prise dans son œuvre avec l'altérité, le double ou le masque. Pour travailler de ses mains, elle se forme au métier de forgeron mais le délaisse bientôt pour sculpter d'étranges créatures hybrides, en céramique ou en laine. Ses céramiques semblent dotées d'une peau humide, luisante – et peut-être d'une âme – et ses sculptures de laine évoquent des masques primitifs. Caroline Achaintre tuftte ses pièces, projetant des brins de laine avec un pistolet pour jouer sur la matière. Comme dans *Brutus*, elles arborent le visage de l'entre-deux : un fils adoptif aimant devient parricide. « Les traits de mes sculptures sont anthropomorphiques, précise l'artiste, mais ils ne sont pas abstraits et pas encore figuratifs car ils évoquent une série de couches de personnalités multiples⁸. » On le sait, « je est une autre ». Et même plusieurs autres. Tout artiste transplanté dans une autre culture que la sienne vit dans un entre-deux, nomade dans sa vie comme dans sa pensée. Le tissage qui enchevêtre les fils de la vie est le médium idéal pour parvenir au métissage. Le célèbre Pascale

Marthine Tayou, expert en installations spectaculaires, est un grand voyageur basé à Gand, mais « le Cameroun reste sa marque de fabrique ». Il se veut médiateur, créant des « ponts entre la pensée et le rêve ». Son énorme *Africonda* en torsades de laine multicolores joyeusement enchevêtrées évoque une accumulation de pythons au repos – rien de menaçant, du moins en apparence. De même chez Meschac Gaba, Béninois vivant aux Pays-Bas et chantre des nécessaires métissages, lorsqu'il crée à New York de hautes *Perruques* en chanvre tressé qui donnent corps à l'architecture des gratte-ciel, geste qu'il poursuit en Europe avec ses *Perruques architectures* évoquant les monuments de capitales européennes, ses *Perruques voitures* et ses *Perruques MAVA* (ou Musée de l'Art de la Vie Active, son propre musée) figurant des personnages célèbres, ces justes qui font progresser l'humanité. L'une de





Vue de l'exposition de Caroline Achaintre, *Duo infernal*, galerie Art : Concept, Paris, 2018.
À droite : *Hocus Locus*. 2018, laine tuftée à la main, 235 x 273 cm. Courtesy de l'artiste et galerie Art : Concept, Paris.

ces dernières incarne *Fela Kuti*, grand musicien nigérian, par une superbe contrebasse de chanvre tressé. Quant à Rina Banerjee qui a quitté l'Inde de Calcutta à trois ans pour New York, son rapport à sa double appartenance Orient-Occident est plus ambigu, tantôt antagoniste, tantôt synchrétique. « C'est pour cela que j'utilise des œufs veinés de rouge », dit-elle, « comme si notre planète était un corps dont les rivières sont des artères. Toute cette circulation du vivant est une métaphore pour le brassage des idées, des cultures, des instincts. Nous sommes des animaux migrants avec ce désir infini d'expansion qui crée la lutte entre les hommes et leurs sociétés⁹. » Par amour des tissus indiens, de la richesse et de la profusion des matières, elle jongle avec des objets hétéroclites – flacons taillés dans l'ambre, crocodiles empaillés – et compose de séduisantes sculptures hybridées de coquillages, de plumes,

d'étoffes indiennes, tels des demi-dieux issus des panthéons indiens, chimères, figures féminines guerrières. Artiste fée dont les objets rituels donnent à lire le sens caché du monde.

Tisser le rapport au temps et à l'espace

Cathryn Boch use du fil et de la couture pour créer des œuvres permettant de méditer sur le temps. À l'origine, son travail était spatial. Telle une géographe, elle part de photographies aériennes, de cartes routières, de relevés topographiques ou des plans d'occupation des sols... : toute une iconographie de repérage, de mesure et d'inscription du territoire – la matérialité codifiée du paysage¹⁰. Puis elle s'appro-

prie un territoire pour en proposer un autre, via une pratique singulière, la couture. Elle greffe une image de plans de ville et des cartes routières pour indiquer l'endroit où elle est, là où elle résiste. Née à Strasbourg, à la frontière entre la France et l'Allemagne, la question des limites l'intéresse. Pourquoi la couture ? Pour Cathryn Boch, « c'est la matière même du travail, car la couture n'en rajoute pas, mais surtout elle introduit du temps, avec la lenteur qui nous est si nécessaire ». Maîtriser l'espace par la couture : n'est-ce pas aussi pour Cathryn Boch un habile subterfuge pour se réappropriier le fil des Parques ?

D'autres artistes privilégient la dimension spatiale dans leurs installations. Ernesto Neto, établi à Rio de Janeiro, cette ville-monde où la présence de la nature modifie en profondeur les rapports avec la culture, est connu en France depuis l'installation de sa pièce monumentale *Léviathan Thot* en 2006 au Panthéon. Neto aime à s'emparer d'un lieu, et s'il est chargé de culture, à en saisir les mythes et forces souterraines. Il compose chaque installation tel un corps spatial déployant d'immenses filets de nylon aux trames largement ajourées, de voiles de tulle ou de lycra. Luttant contre la pesanteur de la gravité, il étire formes et contours pour reconquérir

Pascal Tassini.
Sans titre.
2012, assemblage
de textile noué.
LaM, Villeneuve d'Ascq.



la légèreté. Cet enchanteur d'espace fait alors vivre l'expérience sensorielle du temps fugace et de la fragilité des mondes.

La Japonaise Chiharu Shiota excelle elle aussi à créer des installations spectaculaires. Pour *Where are we going?*, d'immenses maillages arachnéens de fils blancs croisés jamais noués ont transformé dix vitrines du Bon Marché en tableaux nuageux. Mise en scène de l'incertitude du voyage de notre vie et de la multiplicité des interactions que nous vivons chaque jour, leurs connections avec le passé et le futur. De notre cerveau à l'univers, tout est mystère. À Venise en 2015, elle avait montré une immense barque vide, noyée cette fois dans des entrelacs de fil rouge et une avalanche de vieilles clés usées. À la Villa Datriis, ces entrelacs abritent l'un une mappemonde, l'autre un Atlas. Des installations qui habitent l'espace : cordages noués ou tendus du sol au plafond, bandes de cuir ou de coton tissées à la main, objets de liège ou de laiton...

Meschac Gaba.
Fire Truck, série Perruques voitures.
2008, cheveux artificiels tressés, pièces en métal,
buste de mannequin, 78 x 50 x 30 cm.
Courtesy de l'artiste et galerie in situ-Fabienne
Leclerc, Paris.





Formée au dialogue art-design-architecture, Leonor Antunes met au jour dans un geste moderniste les structures abstraites inscrites dans les formes d'objets du quotidien créés par les artisans. Cette artiste portugaise poursuit la démarche initiée par le mouvement néo-concret brésilien, où les artistes femmes visent à créer des objets design qui améliorent la vie quotidienne. Cette attention à l'univers domestique la rend proche d'Annette Messager et de ses désormais célèbres « mythologies individuelles » dessinées ou déployées en installations multiples au fil des expositions dans le monde entier. D'emblée, sa mise en scène réitérée de tout ce qui peuple le quotidien

des femmes est apparue comme une critique de leur condition. Avec ses installations où s'accumulent photos, poupées, soutien-gorge ou objets signifiants d'occupations – des travaux d'aiguille aux carnets intimes –, Annette Messager exhibe une multitude humble et touchante, cet irrésistible « être-là » confiné de la condition féminine. Heureusement habité de *Tentation*, en photos suspendues par des fils ou de *Désir* – désir de vivre, d'être et de faire : pour cette messagère, « le mot le plus important ». Et si l'infinie déclinaison de fils tissant les œuvres et le monde propulsait l'art de la fibre vers cette considération nouvelle accordée aux artistes femmes ? ■

Notes

1. Danièle Kapel-Marcovici, qui dirige le groupe Raja, a créé la fondation Datris.
2. Réponse d'un membre du comité d'organisation d'un musée parisien à un collectionneur offrant une toile de Sheila Hicks.
3. La France a tôt conquis ses lettres de noblesse, dès le XI^e s. avec la célèbre tapisserie de Bayeux (cycle narratif en broderies au point d'aiguille en 67 m de long), puis à partir du XIV^e s. avec l'ensemble médiéval des tapisseries de l'Apocalypse (140 m à l'origine), le plus important au monde, et la création des tapisseries d'Aubusson, ces prestigieuses Millefleurs ou Verdures. Depuis 2009, la tapisserie d'Aubusson est désormais inscrite à « l'inventaire du patrimoine culturel immatériel en France ».
4. Rôle précurseur de Jean Lurçat (1892-1966), décisif surtout après la Seconde Guerre mondiale, pour le renouveau de la tapisserie au XX^e siècle, dont il modernise le style et les techniques. En 1957 à Aubusson il commence à réaliser son chef-d'œuvre *Le Chant du monde*. À Lausanne, avec Pierre Pauli, il crée en 1961 le Centre International de Tapisserie Ancienne et Moderne puis en 1962 la Biennale de la tapisserie.
5. Clara Ghislain, exposition de Patrick Saytour à la galerie Chez Valentin, 2014.
6. *L'Intervalle* est le titre de sa 1^{re} exposition rétrospective suisse en 2013 au musée Jenish de Vevey, citée cf. le quotidien *Le Temps*, article Laurence Chauvy.
7. Galerie Karsten Grève, exposition rétrospective, 2017.
8. Lila Cegarra, exposition *Duo infernal* de Caroline Achaintre, Galerie Art Concept, Paris, 12 avril-15 mai 2018.
9. Valérie Duponchelle, *Le Figaro*, exposition collective, Fondation Vuitton, 2014.
10. *Art Absolument* n° 65.